

Jean Grimaldi, le « papa des artistes »

Yves Beauregard

Numéro 35, automne 1993

Que le spectacle commence!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8424ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Beauregard, Y. (1993). Jean Grimaldi, le « papa des artistes ». *Cap-aux-Diamants*, (35), 21–25.

Jean Grimaldi, le «papa des artistes»

Figure légendaire de la colonie artistique québécoise, Jean Grimaldi a permis à plusieurs jeunes comédiens de se faire valoir dans les divers théâtres qu'il a possédés à Montréal. Mais son nom est surtout associé au phénomène de la tournée. Durant une bonne partie de sa carrière, il a promené sa troupe de comédiens un peu partout dans l'est du Canada et des États-Unis en compagnie de la Bolduc qui lui a donné sa première chance.

Propos recueillis par Yves Beauregard

Cap-aux-Diamants: Votre biographie mentionne que vous êtes arrivé de France après la Première Guerre mondiale.

Jean Grimaldi: Je suis né en Corse. Le pays de Tino Rossi et de Napoléon. J'ai vécu en Corse toute ma jeunesse.

C.A.D.: Vous travailliez dans le domaine du bois, semble-t-il?

J.G.: Ma formation de base a été celle d'ébéniste. Je fabriquais des meubles, des copies de meubles anciens.

C.A.D.: Était-ce un métier de famille?

J.G.: Mais oui, mon père était ébéniste. Comme je n'aimais pas beaucoup l'école, il m'a mis à l'établi et j'ai appris le métier. C'est un beau métier. Il faut être un artiste pour être ébéniste.

C.A.D.: Qu'est-ce qui vous a amené au Canada?

J.G.: Ah! c'est une longue histoire. J'ai fait la Première Guerre mondiale et j'étais mêlé à un régiment de soldats canadiens, que j'écoutais parler. Ils n'étaient pas habillés comme nous; nous étions en bleu horizon et eux en kaki. Ils parlaient français avec un accent étrange. Alors j'ai dit: «De quelle partie de la France vous êtes?» J'entendais des «câlisse de tabarnac, tu vas en manger une maudite». Un jour, à l'hôpital l'un d'eux m'a dit: «On est des Canadiens français». Moi, j'ignorais. Vous savez, dans mon pays en Corse, on était à peu près ignorants de la vie extérieure. Le Canada pour moi, ça n'existait pas pour ainsi dire. En imagination, c'était des Indiens. Finalement, il m'a parlé de son pays le Canada. Il m'a tout raconté, tout ce qu'il y avait: Montréal, les provinces, la langue et tout. Et puis, j'étais tout



Jean Grimaldi en 1991.
(Archives d'«Echos Vedettes».)

étonné de ça; on parlait français dans un pays étranger. Alors, moi, je lui ai promis que si je sortais vivant de cette guerre-là, j'irais le voir son pays. J'ai fait cette promesse et je l'ai tenue. Après la guerre, j'ai amassé un peu d'argent en travaillant et je suis parti.

C.A.D.: Et puis vous êtes arrivé où? À Montréal?

J.G.: Je suis arrivé à Québec en bateau. Cela m'a pris une quinzaine de jours de voyage en bateau parce qu'il n'y avait pas d'avion en ce temps-là. Il y a près de 70 ans de ça, en 1926!

C.A.D.: Le soldat canadien que vous aviez rencontré, il était de quel endroit?

J.G.: Le soldat canadien... je pourrais vous raconter une histoire mais c'est tellement long. À mes débuts, en 1930, je travaillais au théâtre Dominion sur la rue Papineau, le théâtre des Variétés, aujourd'hui. Et puis une matinée, le théâtre était rempli de soldats du Royal 22^e Régiment qui étaient venus voir le spectacle. Après le spectacle, un des soldats me dit: «Vous rappelez-vous la promesse que vous aviez faite, de venir voir le Canada?» C'était le gars qui était à l'hôpital avec moi, alors blessé, qui venait me rappeler ce souvenir.

C.A.D.: Quand vous êtes arrivé à Montréal, est-ce que vous avez voulu pratiquer votre métier d'ébéniste?

J.G.: Oui, j'ai commencé à travailler au magasin Morgan. Mais je n'y suis pas resté longtemps, à peu près six mois, étant donné que je ne comprenais pas l'anglais. On faisait de très beaux meubles et j'étais l'un des mieux payés pour ça. Je gagnais 30 cents l'heure. Donc, j'ai été obligé de quitter l'emploi et je suis allé m'engager chez un Allemand qui faisait des meubles pour des gens très riches. Il m'apportait des dessins pour fabriquer ces meubles. Je suis resté là à peu près un an. Après ça, j'ai chanté. J'étais très bon, l'un des meilleurs chanteurs qui soient passés à Montréal. Vous pourriez entendre ma voix, si vous voulez, car j'ai enregistré des chansons. Ténor, je me suis rendu jusqu'à l'opéra de New York. J'ai fait du chemin vous savez. J'ai été amené à la chanson par un couple canadien rencontré durant la traversée de la France au Canada. Le soir pour se distraire, on organisait des soirées et moi j'ai chanté. Ces personnes ont trouvé que j'avais une très belle voix. J'avais même chanté à Paris!

C.A.D.: Était-ce un talent naturel?

J.G.: Oui, un talent naturel. Alors ces gens-là m'ont dit: «Mais vous avez une belle voix, vous devriez en profiter». Ils m'ont donné l'adresse de la Société canadienne d'opérette. En arrivant ici, je me suis renseigné et on m'a dit qu'on y faisait de l'opéra. J'ai obtenu une audition et ils m'ont engagé tout de suite, comme ténor.

helm Meister, de l'opéra d'Ambroise Thomas. Je l'ai accompagné à l'opéra de New York. Évidemment, je n'avais pas l'expérience d'un grand chanteur d'opéra, mais j'avais la voix. Cependant, ils m'ont donné une chanson à interpréter qui était très forte, qui prenait beaucoup de voix: *Sweet Mr...*, je me rappelle de la chanson qui se terminait sur une note très très

Théâtre National avec des grandes vedettes d'autrefois: Juliette Béliveau, Rose Rey-Duzil, Olivier Guimond (père) nommé Ti-Zoune. Je faisais partie du spectacle. On me faisait répéter des chansons, j'apprenais des chansons pour les chanter en spectacle. Et puis un jour, en 1930, une dame entre au théâtre, dans ma loge, et me demande si je voulais faire partie de la troupe qu'elle comptait monter pour faire des tournées. C'était M^{me} Bolduc. Elle me demanda combien je gagnais et j'ai dit 25 \$ par semaine. Elle m'en offrit 35 \$. Elle avait une voiture, une vieille Dodge, qu'elle me demanda de conduire. Je savais à peine conduire une voiture parce que c'est François, mon frère aîné, qui m'emmenait. Pour ne pas perdre ma «job», j'ai dit oui! Alors 35 \$ pour conduire la voiture, monter le spectacle, composer les comédies, les drames; tout d'un coup, je me suis senti comme un acteur important: Napoléon qui revenait au monde. Alors j'ai accepté parce que je savais que j'avais les capacités de le faire.

C.A.D.: Est-ce que M^{me} Bolduc faisait déjà des tournées?

J.G.: Non, c'était ses débuts. Après avoir accepté son offre, j'ai engagé des artistes que je voulais avoir. Il y avait le fils d'Olivier Guimond (le père) qui sortait du Collège du Mont Saint-Louis et Manda Parent qui avait travaillé avec M^{me} Juliette Pétrie. Je savais que pour intéresser le public, il fallait le faire rire. Alors, j'ai engagé des artistes comiques. Puis j'ai écrit les pièces car j'ai tout composé moi-même.

C.A.D.: Vous aviez des talents d'écriture!

J.G.: Pendant des décennies, j'ai écrit moi-même mes pièces, mes drames et mes comédies. Je composais un sujet et puis je le développais. J'expliquais ma pièce à mes artistes, et je leur apprenais à travailler la *commedia dell'arte*, à travailler avec leur esprit. Il y avait de l'improvisation, ils étoffaient le sujet. Eh bien, cela a fait un succès monstre partout où l'on passait. M^{me} Bolduc elle-même était très populaire puisque, quand elle sortait un nouveau disque, elle arrêtait le trafic! Ses chansons étaient fort appréciées.

C.A.D.: Mais les tournées avaient-elles commencé tout de suite?

J.G.: Oui, tout de suite, on partait tous les deux pour rencontrer des curés parce qu'il n'y avait pas de théâtre en ce temps-là, ni de salles paroissiales; on jouait dans les églises à la lumière des chandelles! Ils enlevaient les saintes espèces. Les gens ne peuvent pas réaliser ce que c'était; il n'y avait que des routes de terre. On allait faire du «booking» un peu partout: au Québec mais aussi au Nouveau-Brunswick, en Nouvelle-Écosse, en Ontario et même dans l'Ouest canadien. On



Au cours de la décennie de 1930, Jean Grimaldi sera étroitement associé aux célèbres tournées de spectacles de M^{me} Bolduc. (Archives d'«Échos Vedettes».)

C.A.D.: Y avait-il des noms connus qui étaient là à l'époque?

J.G.: Ah! oui! C'était le temps des Paul Trépanier, Fabiola Hade, Paul Trottier, Honoré Vaillancourt qui était chef d'orchestre. Ils étaient tous des grands chanteurs, parce qu'il y avait autrefois de l'opéra au Canada.

C.A.D.: Le Québec a toujours beaucoup aimé l'opéra, je pense?

J.G.: L'opéra, l'opérette et la comédie française. C'était M^{me} Jeanne Maubourg qui s'occupait de la comédie française. Puis il y avait la Société canadienne d'opérette avec Honoré Vaillancourt comme chef. Ce groupe comptait des grandes vedettes: Papa Roberval, Fournier de Bellevil, Roméo Mousseau qui a chanté Wil-

haute. J'ai passé l'audition mais je n'ai pas réussi à avoir l'emploi. Et c'est ça qui m'a lancé dans le *show business*. Voilà, à ce moment-là, on demandait des artistes, des comiques, des chanteurs, au Théâtre National. Je suis allé me présenter, on m'a fait auditionner et l'on m'a engagé tout de suite avec un salaire de 25 \$ par semaine. Avec ce montant il fallait se loger, se nourrir, s'habiller.

C.A.D.: Quel genre de spectacle donniez-vous?

J.G.: Il y avait des danseuses autrefois. Alors moi, je chantais et les danseuses dansaient sur les chansons que je chantais. C'était beau, c'était très aimé. J'étais beaucoup aimé. J'étais très sympathique et beau garçon. Donc, j'ai commencé au

donnait un pourcentage aux curés pour qu'ils nous annoncent en chaire. On parlait pour six mois environ, à raison d'un soir par village.

C.A.D.: Où couchiez-vous?

J.G.: Dans les hôtels, quand il y en avait, et certains étaient pleins de punaises. Une nuit à Hearst, en Ontario, je me suis retrouvé plein de punaises! Alors je me suis couché sur une table qui était dans la chambre mais il y en avait là aussi. Et il n'y avait pas de toilettes, mais seulement deux trous ouverts dans les couloirs.

C.A.D.: Faisiez-vous vos tournées même en hiver?

J.G.: En hiver comme en été. Durant l'hiver, il y avait des «snowmobiles» de Bombardier. C'est ainsi qu'on voyageait en Abitibi. Un jour, trois membres de la troupe s'étaient rendus à Barraute, les autres devaient partir plus tard pour nous rejoindre. Mais ils n'ont pu le faire. M^{me} Bolduc n'avait plus de troupe pour travailler. Savez-vous ce qu'elle a fait? Elle a emprunté un gramophone et puis elle a fait jouer ses disques en chantant en même temps!

C.A.D.: Elle faisait déjà du «lipsing»!

J.G.: Eh oui! Elle a sauvé la situation en chantant en même temps que le gramophone.

C.A.D.: Et avec M^{me} Bolduc, est-ce que cela a duré plusieurs années?

J.G.: Cela a duré de ses débuts jusqu'à sa mort. Elle a eu un accident d'automobile et elle a développé un cancer par la suite. Moi, j'ai continué les tournées comme je faisais avec elle. Elle est restée



Olivier Guimond fils et Juliette Pétrie ne sont que quelques-uns des nombreux acteurs qui ont travaillé dans les troupes «grimaldiennes». (Archives d'«Échos Vedettes».)



longtemps à l'hôpital. Quand elle est sortie, elle m'a demandé de l'engager dans ma troupe. Cela faisait curieux, elle m'avait mis au monde dans le métier. Je l'ai emmenée dans toute la Nouvelle-Angleterre, où l'on jouait en français devant des assistances de 3 000 et 3 500 personnes dans certaines villes. Vous savez, la Nouvelle-Angleterre, c'était presque plus canadien-français qu'au Canada, à l'époque. Il y a plus de Franco-Américains que de Québécois. Pendant 25 ans,

j'ai parcouru toute la Nouvelle-Angleterre jusqu'à New York, toutes les plus grandes villes. Nous étions la seule troupe de comédie ambulante à travailler en français.

C.A.D.: Il vous fallait créer sans cesse de nouveaux spectacles?

J.G.: J'avais quatre spectacles par année. Les curés me demandaient: «Vous savez Monsieur Grimaldi, c'est bien beau de monter en chaire, annoncer Ti-Zoune, Bal-loune, Manda, la Poune, mais en chaire! Si vous pouviez me présenter une troupe un peu plus élevée!» Mais, c'était de la comédie.

C.A.D.: C'était différent du burlesque?

J.G.: Certainement, ce n'était pas du burlesque. Moi je faisais de la comédie canadienne que tout le monde pouvait comprendre. Les spectateurs n'avaient pas besoin de se creuser la tête pour comprendre ce qu'on disait sur la scène. C'était des grosses pièces comme *Cœur de maman* d'Henri Deyglun, toutes des grosses pièces de théâtre, des grandes vedettes, des grands artistes. Et puis j'ai eu la troupe du «Bon vieux temps». Je suivais les saisons: le printemps c'était la comédie, après ça c'était le *Bon vieux temps*, puis dans le temps du carême c'était des pièces plus religieuses, comme *La Passion*. Et cela m'employait toute l'année.

C.A.D.: Est-ce que les mêmes acteurs jouaient dans les différentes pièces?

J.G.: En comédie, c'était toujours les



En 1948 Jean Grimaldi achète le théâtre Canadien, salle située près de la rue Amherst à Montréal. (Jacques Cimon et Philippe Laframboise. «Jean Grimaldi présente». Montréal: René Ferron éditeur, 1973).

mêmes acteurs. Dans le *Bon vieux temps*, il y avait Isidore Soucy, la famille Morin, c'était des gens connus dans le grand public.

C.A.D.: Dans les pièces religieuses, il y avait d'autres acteurs?

J.G.: Ah! ce n'était pas n'importe qui, qui pouvait jouer le «Christ» et «Judas». Il y avait du personnel là-dedans. On engageait du personnel sur place pour aug-



Yvan Daniel, surnommé le «Prince de la chanson», est l'un des artistes que Jean Grimaldi a présentés sur la scène de son théâtre National et partout en province. (Archives d'«Échos Vedettes»).

menter la distribution parce qu'il y a beaucoup de personnages dans la «Passion». Il y a une aventure qui m'est arrivée parce que moi, je faisais doubler mes artistes, j'avais pas assez d'artistes pour jouer tous les personnages. Alors, certains tenaient différents rôles. Je vais vous raconter une aventure. Paul Berval, qui jouait «Calife» au commencement de la pièce, devait tenir ensuite le rôle du «centurion». Un soir, dans le Massachusetts, il jouait le «bon larron», il était crucifié et portait un pagne qu'il avait accroché avec une épingle à couche. Avant que le centurion ne dise: «Si tu es vraiment le fils de Dieu, fais un miracle», l'attache a sauté et le pagne se décrochait et, lui, il était attaché. Moi, je perdais la tête: «pas tout nu sur la scène!» Il y avait «saint Jean» qui était au pied de la croix et il a dit: «Mon Seigneur!» Puis il s'est approché et a réussi à rattacher cette maudite épingle. C'est lui qui a évité le scandale.

C.A.D.: Pendant la guerre 1939-1945, est-ce que vous avez participé à des activités pour les soldats?

J.G.: Non, non, pas durant la Deuxième Guerre. Je continuais mes tournées dans les paroisses, ce que j'ai fait jusqu'en 1950. Par contre, j'ai joué devant des Allemands en Gaspésie.

C.A.D.: Donc ce n'est pas une légende que les Allemands descendaient en Gaspésie!

J.G.: Non, non! Ce n'est pas une légende! C'est le curé qui m'a dit le lendemain: «Savez-vous ce qu'on avait hier soir comme audience? On avait des marins allemands, qui étaient sortis d'un sous-marin, ils étaient venus voir le spectacle». Ça c'est vrai ce que je vous dis là, c'est pas des farces!



En 1967, avec l'aide de Jean Grimaldi, Gilles Latulippe met sur pied le théâtre des Variétés. (Jacques Cimon et Philippe Laframboise. «Jean Grimaldi présente». Montréal: René Ferron éditeur, 1973).

C.A.D.: J'avais déjà entendu dire qu'il y avait des Allemands et qu'ils allaient danser sur la côte.

J.G.: Ah! oui! Il n'y avait pas de danger, il n'y avait pas de défense pour ainsi dire. Nous autres on regardait dans la nuit, on voyait dans la montagne des signaux qui parlaient des sous-marins et qui allaient jusque sur la montagne. Ils communiquaient entre eux.

C.A.D.: Donc, votre carrière, c'est la tournée. Mais quand vous veniez à Québec, où alliez-vous?

J.G.: Au théâtre l'Impérial. Mais je dois vous raconter une histoire. J'étais un des premiers qui ai chanté à la radio à Québec, à CHRC. Je vous raconte ça parce que c'est drôle. Chanter sans micro, dans une station de radio. Il y avait un petit cornet sur le coin du plateau et je chantais dans le cornet. La voix, qui entrait dans le cornet, allait ensuite sur les ondes.

C.A.D.: Il vous arrivait bien souvent des moments cocasses lors de ces tournées?

J.G.: À l'époque, la plupart du temps, on n'avait pas d'électricité dans les salles. On travaillait avec des lampes à gaz. Alors on était en train de travailler en plein milieu de la comédie, pendant que tout le monde riait. Il y en a un qui se levait

et qui faisait interrompre le spectacle et puis il montait et pompait le fanal; il pompait pour que cela éclaire et l'on continuait le *show*.

On donnait des spectacles pour les Indiens. Parfois, il y avait 400 à 500 Indiens dans la salle. Mais, nous autres, on jouait la comédie et c'était drôle ce que l'on jouait parce que tous les comédiens de notre troupe pouvaient faire mourir de

rire. Il y a des gens qui sont morts de rire. On jouait pour les Indiens, et personne ne riait et puis, à l'avant, il y en avait cinq ou six qui se levaient et nous demandaient d'arrêter. Ils se retournaient et racontaient à ceux qui étaient à l'arrière tout ce qu'on avait fait, en langue indienne. Alors tout le monde riait!

C.A.D.: Ils ne comprenaient pas le français?

J.G.: Mais non! Ils ne comprenaient pas le français, donc, ça devenait du rire à retardement!

C.A.D.: Après la fin des tournées, qu'avez-vous fait?

J.G.: J'ai eu mes théâtres: le Petit Canadien, après ça le théâtre Radio-Cité devenu le théâtre du Nouveau Monde et Théâtre National. Je faisais travailler tous mes artistes et c'est pour ça que j'ai appris le métier. Tous ces artistes que vous connaissez et qui sont encore dans la colonie artistique ont fait leurs classes avec moi. La moitié sont morts aujourd'hui.

C.A.D.: De ceux-là, il reste encore Juliette Huot, M^{me} Juliette Pétrie?

J.G.: Oui, et la Poune. Il y en a encore quelques-uns qui continuent leur car-

rière, dont Michel Louvain, Jean Lapointe, Claude Blanchard.

C.A.D.: Ce sont des gens que vous avez présentés dans vos spectacles?

J.G.: Ah! oui! Ce sont tous des gens qui ont appris le métier, qui ont appris à marcher sur la scène, par exemple Muriel Milard, Alys Roby qui, à l'âge de douze ans, était déjà une petite-grande vedette.

J'étais directeur du théâtre Arlequin, à Québec, lorsqu'elle y a fait ses débuts en 1934.

C.A.D.: Qu'avez-vous fait par la suite?

J.G.: Eh bien, quand j'ai laissé mes théâtres, j'ai continué au théâtre des Variétés qui s'appelait à l'origine le théâtre Dominion. Gilles Latulippe avait fait des tournées avec moi. Un jour il m'a dit: «Monsieur Grimaldi, j'aimerais ça acheter ce théâtre mais j'ai pas d'expérience». Moi, j'avais l'expérience des théâtres depuis longtemps, alors il dit: «Si vous pouviez m'aider, j'achèterais ce théâtre-là». Alors moi, j'avais la troupe évidemment, j'avais la troupe pour l'aider. Il ne m'a même pas fait de conditions et je ne lui en ai pas fait non plus. Il a acheté le théâtre. Juliette Béliveau a sonné les trois coups pour ouvrir le rideau et c'est moi qui ai été le premier à rentrer sur la scène au théâtre des Variétés en 1967.

C.A.D.: Comme ça, il était un peu votre héritier spirituel?

J.G.: Pendant deux ans, j'ai dirigé ce théâtre comme si c'était le mien. La même chose, avec les mêmes pièces que je jouais, que je composais. C'est moi qui produisais le spectacle.

C.A.D.: Vous avez donné un «air d'aller» à ce théâtre?

J.G.: Oui, il a continué, et parce que c'était le seul théâtre qui est resté encore debout, pour se distraire.

C.A.D.: À votre retraite, est-ce que vous n'avez pas écrit d'autres pièces?

J.G.: Non, je me suis retiré complètement. J'ai écrit des chansons, j'ai composé. Je compose, je ne peux plus lire ni écrire, donc je compose, je mémorise. Je mémorise et je dicte mes chansons. Si j'entends un mot à double sens, je ferme le rideau. C'est toute une vie que j'ai menée. Si vous pouviez m'écouter pendant toute une journée, je n'aurais pas encore terminé. ♦

Entrevue réalisée par Yves Beauregard, à la résidence de Jean Grimaldi à Montréal, le 8 juillet 1993.



LES IDÉES HEUREUSES

CONCERTS COMMENTÉS PAR GENEVIÈVE SOLY

7^e saison 1993-1994

DIRECTION ARTISTIQUE :
GENEVIÈVE SOLY / NATALIE MICHAUD

12 novembre • IL DIVINO CLAUDIO
Suzie LeBlanc, Benjamin Butterfield et Michel Ducharme dans un programme Monteverdi

11 Février • DANSE BAROQUE FRANÇAISE
Menuets, canaries, rigaudons... et la folia dansée avec des castagnettes

8 avril • BACH :
LES SONATES EN TRIO POUR ORGUE
Transcrites pour violon et orgue
Jean-François Rivest et Geneviève Soly

20 mai • PIERRI, MICHAUD, SOLY
Oeuvres baroques et contemporaines pour guitare, flûte à bec et clavecin

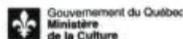
ABONNEMENTS:
Régulier 60\$ l'unité 20\$
Étudiant, + 65 36\$ l'unité 12\$
Téléphone: (514) 843-5881

Tous les concerts ont lieu à l'église Erskine et américaine sauf celui du 8 avril qui aura lieu à la salle Redpath de l'université McGill à Montréal

PROMOTIONS

Abonnez-vous au Studio de Musique Ancienne de Montréal avant le 3 novembre et recevez GRACIEUSEMENT un billet pour le concert **Monteverdi** des Idées Heureuses

Abonnez-vous aux Idées Heureuses et recevez GRACIEUSEMENT un billet pour le concert **Biber** du Studio de Musique Ancienne de Montréal



CONCERTS BACH

ABONNEMENT STUDIO DE MUSIQUE ANCIENNE / LES IDÉES HEUREUSES

3 octobre • CONCERT D' "OUVERTURES"
20 mars • LA PASSION SELON SAINT JEAN
8 avril • LES SONATES EN TRIO POUR ORGUE

Régulier 55\$ Étudiant, + 65 39\$
(514) 843-4007 ou (514) 843-5881



20^{ième} SAISON 1993-1994

DIRECTION ARTISTIQUE :
CHRISTOPHER JACKSON

3 octobre • CONCERT D' "OUVERTURES"
Jean-François Rivest, chef d'orchestre du Studio, y dirige son premier concert : un programme consacré à Bach

7 novembre • BIBER :
MISSA CHRISTI RESURGENTIS
Solistes, chœur et orchestre du Studio sous la direction de Christopher Jackson

9 février • THE TALLIS SCHOLARS
Concert à capella des Tallis Scholars (Angleterre) à l'église Immaculée-Conception

20 février • EMMA KIRKBY • HANDEL :
ALEXANDER'S FEAST
Solistes, chœur et orchestre du Studio sous la direction de Christopher Jackson

20 mars • BACH :
LA PASSION SELON SAINT JEAN
Solistes, chœur et orchestre du Studio sous la direction du chef invité Hermann Max (Rheinische Kantorei de Cologne, Allemagne)

17 avril • CORNO DA CACCIA
Concert classique de l'orchestre du Studio sous la direction de Jean-François Rivest, soliste invité : le corniste Lowell Greer (Etats-Unis)

ABONNEMENTS:
Régulier 120\$ l'unité 23\$
Étudiant, + 65 90\$ l'unité 18\$

Prix toutes taxes incluses, cartes de crédit Visa et Mastercard acceptées

Téléphone: (514) 843-4007

Tous les concerts ont lieu à l'église Notre-Dame-du-très-Saint-Sacrement sauf celui du 9 février qui aura lieu à l'église Immaculée-Conception à Montréal



STUDIO DE
MUSIQUE ANCIENNE
DE MONTRÉAL